Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 39 (1903)

Heft: 3

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

XXXIX^me ANNÉE

N° 3.

LAUSANNE

17 janvier 1903.

L'ÉDUCATEUR

(L'Éducateur et l'École réunis.)

Eprouvez toutes choses et retenez ce qui est bon.

SOMMAIRE : *Une enquête sur l'enseignement primaire et secondaire. — Chronique scolaire : Jura bernois, Vaud. —* PARTIE PRATIQUE : *Sciences naturelles : L'écrevisse. — Récitation. — Travaux à l'aiguille. — Arithmétique : Problèmes pour le degré intermédiaire. — Pages choisies : Souvenirs d'hivernage, par H. Warnéry. — Variété.*

UNE ENQUÊTE SUR L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE ET SECONDAIRE

Les congrès scolaires ont été particulièrement nombreux en 1900. En dehors des congrès généraux de l'enseignement supérieur, de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire, il y a eu les congrès spéciaux des mutualités, de l'éducation sociale, de l'enseignement technique, de l'éducation physique, de la Presse de l'enseignement, etc., etc. Toutes les questions, toutes les œuvres qui, de près ou de loin, touchent à l'école, ont été soumises à un examen approfondi : toutes ont été étudiées, soit à part, soit à l'occasion de l'ordre d'enseignement dont elles dépendent.

Dans l'impossibilité où nous sommes, faute de place, de parler de tous les congrès auxquels a pris une part des plus actives M. le directeur de l'*Educateur*, nous nous bornerons à celui de la presse de l'enseignement et à celui de l'enseignement secondaire.

Le congrès international de la presse de l'enseignement ne s'est pas occupé uniquement des intérêts professionnels. Les membres de ce congrès se sont souvenus qu'ils sont les intermédiaires naturels entre l'école et l'opinion publique, et ils ont eu le souci des intérêts généraux. Ils ont exprimé le désir que la presse de l'enseignement donnât la plus large publicité possible aux œuvres complémentaires de l'Ecole. Ils ont souhaité que l'union des trois ordres de l'enseignement se scellât de façon de plus en plus étroite par et pour l'éducation populaire, entente nécessaire, qui a été recommandée aux congrès des professeurs d'enseignement secondaire, supérieur, au congrès des Amicales d'instituteurs, au congrès de la ligue de l'enseignement, etc. Ils ont demandé la création d'un Bureau international de statistique et de renseignements sur tout ce qui inté-

resse l'hygiène, l'instruction et l'éducation. Le Bureau aurait son autonomie, mais il entrerait en rapport avec le Bureau international de l'enseignement à tous ses degrés, réclamé par quatre congrès : enseignement supérieur, secondaire, primaire, société d'instruction populaire et aussi par le jury international des récompenses à l'Exposition universelle.

Le congrès de l'enseignement secondaire, qui comptait trois cent trois participants, s'est ouvert le 31 juillet pour se terminer le 3 août. M. Alfred Croiset, doyen de la Faculté des Lettres de Paris, président du congrès, montra combien la période actuelle est particulièrement critique pour l'enseignement secondaire. Tandis que l'enseignement supérieur et l'enseignement primaire ont des buts nettement définis et s'adressent à des catégories très déterminées d'élèves, il n'en est pas de même pour l'enseignement secondaire. Conçu et organisé jadis pour une aristocratie noble et bourgeoise, il est pénétré de plus en plus par les majorités démocratiques qui ne trouvent pas toujours en lui l'instrument utile qu'elles réclament. D'où un malaise universel, un état de transition durant lequel tout est remis en question, depuis le but même de l'enseignement secondaire jusqu'à ses moindres moyens [1]. En France, il n'est pas de programmes qui aient été plus souvent bouleversés que ceux des lycées et collèges. En effet, autant on est d'accord sur ce qu'il faut mettre dans l'enseignement primaire et l'enseignement supérieur, autant la lutte est vive en ce qui regarde l'enseignement secondaire.

Que doit être l'enseignement secondaire ? Qu'y faut-il enseigner et comment faut-il enseigner ? Comment mettre en harmonie les programmes des établissements secondaires avec l'esprit du siècle et les intérêts du pays ? Comment *former* tout ensemble l'esprit et le pourvoir méthodiquement des notions qu'il a besoin d'acquérir ?

Telles sont les questions sur lesquelles on discute depuis nombre d'années, sans avoir réussi à faire la lumière. Les difficultés du problème consistent en trois choses surtout : le nombre considérable des matières auxquelles on est obligé de faire place dans l'enseignement secondaire, la proportion à donner, dans cet enseignement, aux études littéraires et aux études scientifiques, enfin l'étude des langues mortes, du grec et du latin [2].

Des huit questions qui furent soumises aux délibérations du congrès, nous ne citerons que les suivantes :

[1] On sait d'ailleurs que la question de l'enseignement secondaire est à l'ordre du jour dans la plupart des pays, en Amérique aussi bien qu'en Europe. Le ministre Baccelli a récemment soumis aux Chambres italiennes un nouveau projet de réorganisation de l'enseignement secondaire, classique et moderne. — Voir aussi le rapport de la *Royal Commission ou secundary Education*, présenté au Parlement anglais, en 1895, par James Bryce (9 vol. in-8), les procès-verbaux de la Conférence de Berlin, en 1890, qu'on pourrait rapprocher de l'Enquête française de 1899. (Voir la *Réforme de l'enseignement secondaire*, par A. Ribot, Paris. A. Colin et Cie.

[2] Voir *La question de l'enseignement secondaire en France*, par P. Duproix. Genève. W. Kundig. 1900.

A quelle diversité de besoins sociaux doit répondre l'enseignement secondaire, et comment peut-il s'y adapter ? — De l'autonomie des établissements d'enseignement secondaire et de la diversité des méthodes. — Dans quelle mesure, en quel sens et par quels moyens convient-il de développer la personnalité de l'élève et son initiative ? — De la préparation des maîtres de l'enseignement secondaire.

Cette dernière question étant de la plus haute importance, nous nous y arrêterons quelques instants :

La plupart des délégués des divers pays représentés ont fait des communications sur la préparation des maîtres secondaires dans les universités ou dans les écoles normales supérieures. On sait qu'en Allemagne, pays classique de la pédagogie, il n'existe aucune université où la pédagogie et son histoire ne soient l'objet de leçons spéciales. Un certain nombre possèdent des séminaires avec école d'application annexée. Tels sont les séminaires dirigés autrefois par Ziller, à Leipzig, par Stoy, à Iéna, par Schiller, à Giessen, etc. Celui de Iéna a en ce moment pour directeur le représentant le plus autorisé de la pédagogie allemande, M. le professeur Rein.

Il y a enfin les séminaires indépendants des universités et placés sous la surveillance des collèges scolaires provinciaux. Leur mission est de continuer sans interruption les études scientifiques et de familiariser celui qui se destine à l'enseignement avec tout ce qu'exigera l'exercice de sa profession.

Ces diverses institutions sont complétées par *l'année de stage pédagogique*, organisée déjà en 1820 par le ministre de l'instruction publique, von Altenstein, et qui oblige les futurs maîtres examinés *pro facultate docendi* (examen d'Etat) à enseigner dans une école secondaire, gymnase ou école, réale et à justifier de leurs aptitudes pédagogiques avant d'être nommés définitivement à un poste. Uu règlement du 19 mars 1890 a porté ce stage à deux ans. On ne saurait le nier, les moyens qui, en Allemagne, concourent à assurer un corps enseignant secondaire conscient de sa tâche, forment un ensemble d'une très haute valeur. Les séminaires scientifiques, pédagogiques, avec ou sans école d'application, les établissements dans lesquels les candidats font leur stage donnent tous les ans aux institutions secondaires des maîtres bien préparés, renseignés sur les méthodes de l'enseignement en général et les diverses disciplines en particulier, instruits de leurs devoirs, ayant le sentiment des problèmes délicats de l'éducation et le souci permanent de leurs meilleures solutions.

L'Autriche, la Suède, le Danemark et, en général, tous les pays du Nord, ont des institutions plus ou moins analogues à celles de l'Allemagne. Dans le grand duché de Finlande, entre autres, il y a pour former le personnel enseignant secondaire deux écoles pédagogiques spéciales.

Les Etats-Unis assurent cette préparation dans leurs nombreuses universités et dans les remarquables instituts pédagogiques. Citons, entre beaucoup d'autres, l'Ecole de pédagogie de l'Université de

New-York, et particulièrement l'Ecole supérieure de pédagogie de Columbia University. Cette section de l'Université marche de pair avec les facultés de droit, de médecine, de sciences appliquées. Cette école a dix-sept professeurs titulaires et cinquante-cinq instructors. Son budget est de deux cent mille dollars. Columbia University a des séminaires et des laboratoires nombreux. La *School economy et child study* (organisation scolaire et étude de l'enfant) comprend les cours suivants : direction et surveillance des écoles, étude comparée des divers systèmes nationaux d'éducation, hygiène scolaire, psychologie génétique c'est-à-dire l'étude de la croissance intellectuelle, de l'évolution mentale, etc. Dans le laboratoire de psychologie, on étudie les perceptions et sensations provenant des sens par lesquels s'exerce l'influence du maître sur l'enfant ; les appareils les plus divers y enregistrent les graphiques du travail musculaire dans les périodes d'activité et de fatigue, notent le temps que durent les opérations de l'esprit, mesurent avec rigueur l'éclairage des salles, enregistrent les mouvements involontaires du bras et de la main pendant le travail de l'écolier, etc., etc. Au Japon, même souci de la préparation professionnelle des maîtres. On a pu constater qu'ils sont toujours plus rares, les pays où cette préparation fait défaut. Bientôt, on peut en être convaincu, sera ruinée définitivement cette opinion que, pour être un bon professeur, il suffit de posséder la science. En France, beaucoup d'excellents esprits réclament avec énergie cette préparation professionnelle des maîtres de l'enseignement secondaire. Les discours prononcés au congrès en font foi. Déjà, au cours de l'enquête Ribot, en 1899, l'insuffisance de la préparation pédagogique des professeurs de l'enseignement secondaire avait été vivement dénoncée. « La pédagogie, dit M. Ribot, a brillé autrefois, en France, d'un vif éclat. Elle n'a jamais été plus nécessaire. Tout ce qui touche aux méthodes d'instruction a pris une importance capitale. Dans l'enseignement classique, aussi bien que dans l'enseignement moderne, il y a beaucoup à faire pour en rajeunir l'application. On se plaint, en général, que ce qu'on peut appeler l'entraînement professionnel ait été trop négligé dans l'enseignement secondaire. » « Nous avons tout appris, disait un ancien professeur, sauf la façon de l'enseigner. » L'agrégation a pris, par la force des choses, un caractère de moins en moins professionnel et de plus en plus scientifique, depuis qu'on n'exige aucun stage des candidats. Elle tend à devenir un grade des études supérieures, au lieu d'être ce qu'elle devrait être, un certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire. Dans l'enseignement littéraire, ce défaut est particulièrement signalé. Il se retrouve aussi dans l'enseignement des sciences et dans celui des langues vivantes. Comment donner à l'agrégation ce caractère professionnel ? En exigeant que tous les futurs professeurs fassent un stage et obtiennent un certificat d'aptitude pédagogique. M. Lavisse attache la plus grande importance à cette préparation des professeurs. Il va

jusqu'à faire de cette préparation la base même de toutes les réformes.

Si l'on veut que nos mœurs et habitudes universitaires s'améliorent, dit-il dans sa déposition, si l'on veut que nos professeurs se préparent à un rôle plus actif dans l'éducation intellectuelle et morale, il faut se résoudre à instituer une éducation professionnelle des futurs professeurs. Cette éducation n'existe pas. On devient professeur, parce qu'on est licencié ou agrégé, et l'on peut être licencié ou même agrégé et incapable de donner un bon enseignement. Que faire ?

M. Lavisse préconise le moyen suivant : Les agrégés seraient astreints à un séjour d'un an dans une grande université dont ils seraient les boursiers. Là, ils recevraient une éducation préparatoire. Ils entendraient un certain nombre de cours : un cours philosophique sur l'éducation, dont la nécessité est évidente, un cours d'histoire de l'éducation pour leur montrer ce qu'elle était aux différentes dates, comment elle a évolué, pourquoi une éducation qui convenait à une époque n'a plus suffi à une autre. D'un cours pareil se dégagerait la grande leçon, qu'une éducation longtemps stationnaire peut se trouver en contradiction avec les idées et les mœurs et provoquer des résistances et de justes réclamations. Le troisième et dernier cours exposerait les systèmes d'éducation pratiqués aujourd'hui dans les divers pays.

Par ces renseignements généraux, l'esprit des candidats au professorat serait enrichi de précieuses connaissances, provoqué à la réflexion, à l'invention personnelle, à l'initiative.

Ces cours généraux s'adresseraient aux agrégés de tous ordres ; aux agrégés de chaque ordre, en particulier, des conférences seraient faites par des professeurs de chaque spécialité.

Le vœu exprimé par M. Lavisse a été adopté intégralement par la commission de l'enseignement : Les futurs agrégés, lisons-nous dans les conclusions de l'enquête, seront assujettis, comme tous les aspirants au professorat, avant ou après le concours d'agrégation, à un stage en qualité de professeurs stagiaires ; ils accompliront leur stage dans un lycée établi au chef-lieu d'une université. Le titre d'agrégé ne pourra leur être accordé que s'ils obtiennent, à la suite du stage, un certificat d'aptitude professionnelle.

Les conclusions du congrès de 1900 ont été à peu près identiques. De la discussion, qui fut des plus nourries, se dégagea cette opinion unanime, c'est que l'enseignement secondaire ne peut plus être abandonné au hasard de bonnes volontés qui dispersent leurs efforts, faute d'avoir appris à les coordonner. M. le professeur Guex, chargé de prendre la parole pour montrer la nécessité urgente de cette préparation et l'insuffisance des mesures adoptées jusqu'ici pour l'assurer, a présenté un certain nombre de conclusions proposées déjà neuf ans auparavant dans l'ouvrage intitulé : *De l'éducation professionnelle des candidats à l'enseignement secondaire* (Lausanne, 1892). Qu'on nous permette de rappeler ses conclusions qui, dans leur esprit, ont été ensuite adoptées par le congrès :

1° La préparation théorique et pratique des candidats à l'enseignement secondaire est nécessaire. Les cours théoriques porteront sur la pédagogie générale, la psychologie appliquée à l'éducation, l'histoire des doctrines de l'éducation et la méthodologie des diverses disciplines à enseigner.

2° La préparation théorique se fera dans les universités et la préparation pratique dans les établissements d'instruction publique secondaire, gymnases, lycées, écoles réales, collèges, par le moyen d'un stage, ou dans une école d'application annexée aux universités. (Séminaires pédagogiques avec école annexe.)

Après une vive discussion, le congrès adopta le vœu suivant :

Il est nécessaire que les maîtres de l'enseignement secondaire reçoivent une éducation pédagogique, à la fois théorique et pratique, par l'histoire de la pédagogie, la discussion des méthodes et des exercices professionnels d'application.

Telle a été l'opinion non équivoque d'un congrès international, composé de professeurs de l'enseignement secondaire et supérieur, venus d'à peu près tous les pays du monde civilisé.

A ceux qui seraient tentés de dire que tous ces vœux sont platoniques, nous conseillerons de lire, dans le dernier numéro de la *Revue internationale de l'enseignement* (19 décembre 1902), l'extrait d'un rapport adressé par M. Georges Perrot au ministre de l'Instruction publique, et ayant pour titre : « La Pédagogie à l'Ecole normale supérieure (1902-1903). On y constatera la réalisation de la plupart des vœux du dernier congrès et de la commission d'enquête.

Nous aurions encore à attirer l'attention sur beaucoup d'autres questions, mais il faut se borner.

Remercions encore M. le professeur Guex qui s'est montré, dans cette enquête considérable, un juge éclairé en même temps que parfaitement renseigné. Cet ouvrage, on l'a vu, est du plus haut intérêt; il est suggestif, méthodique, clair et complet, de plus, remarquablement illustré. Il sera lu ou consulté tout au moins avec le plus grand profit par tous ceux qui s'intéressent aux questions scolaires et qui veulent se rendre compte de l'effort considérable accompli de nos jours, dans la plupart des nations civilisées, pour perfectionner les institutions scolaires. Sans doute, il reste beaucoup à faire. D'ailleurs, des changements d'une telle importance ne s'accomplissent pas sans qu'il y ait des erreurs commises et des résultats inattendus. On l'a déjà remarqué maintes fois, de même qu'on ne saurait calculer avec une approximation rigoureuse l'incidence d'un impôt nouveau, on ne peut jamais, quelques sérieuses que soient les études préliminaires, prévoir toutes les conséquences d'une réforme, si simple et si nécessaire qu'elle paraisse. Cela se vérifie particulièrement dans ces matières si délicates de l'instruction publique où la hâte et l'hésitation peuvent être également nuisibles.

Comme le dit très bien M. le professeur Guex, dans sa conclusion : « Il y a dans les trois ordres de l'enseignement, et en particulier, dans l'enseignement primaire et secondaire, tout un travail à accomplir. Au vieil enseignement primaire, trop fait de mécanique,

d'habitude et d'instinct, de traditions léguées par les anciennes générations, il s'agit de substituer une discipline découlant des lois psychologiques, des fortes œuvres classiques de la pédagogie, du commerce intime des grands éducateurs du passé et du présent et des récentes conquêtes de la pédagogie éducative ou scientifique. Une lourde cargaison de traditions et de préjugés séculaires pèse encore de tout son poids sur beaucoup de nos institutions scolaires. Mais le vaisseau est en bonne voie. Il gagnera la haute mer, si l'équipage, c'est-à-dire le corps enseignant, sait jeter à temps, par dessus bord, la vieille et sainte routine, l'automatisme, le manque d'initiative, de réflexion et de raison. Le personnel de l'enseignement, toujours mieux préparé à sa tâche complexe, acquerra alors la notion supérieure des méthodes et des principes directeurs, et une activité nouvelle, plus éclairée et plus féconde, répandra autour d'elle la vraie et vive lumière ». On ne saurait mieux dire. Oui, pour que la prochaine génération scolaire soit plus énergique et plus vaillante, mieux munie de saine curiosité, de bon jugement et de solide instruction, de meilleures méthodes, de meilleurs programmes ne suffisent pas. On l'a dit avec raison : Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. Les meilleures méthodes, les plus *naturelles*, sont aussi celles qui demandent les interprètes les plus vivants et les plus dévoués, les esprits les plus ouverts. Plus on substitue la réalité à l'artifice, l'activité personnelle de l'élève au procédé mécanique, plus il faut au maître d'initiative, d'expérience, de tact et surtout de cette *générosité* qui, seule, féconde les esprits.

P. Duproix.
professeur de pédagogie à l'Université de Genève.

Errata. — Lire, au précédent numéro, page 19, ligne 41, *enseignement social* au lieu de *enseignement scolaire*, et à la page 20, ligne 33, *de la région en tête* au lieu de *la religion en tête*.

CHRONIQUE SCOLAIRE

JURA BERNOIS. — **Examen du certificat d'études primaires**. — Les élèves qui veulent subir cet examen doivent se faire inscrire jusqu'au 31 janvier chez l'inspecteur scolaire de l'arrondissement auquel ils se rattachent.

— † **Hermann Reinlé**. — Nous empruntons au *Berner Schulblatt* la notice biographique suivante sur Hermann Reinlé, directeur du progymnase de Neuveville, décédé, le 13 décembre, à l'âge de 56 ans.

« Argovien de naissance, Reinlé avait fait ses études à l'Ecole normale de Wettingen, puis, après un stage de quelques années chez l'estimé pédagogue Zellweger, à Gais dans l'Appenzell, il avait été appelé à Neuveville comme maître de mathématiques, d'histoire naturelle et de chant. Il a enseigné ces branches pendant 30 ans au progymnase et le chant à l'école secondaire des filles. Citoyen modeste et peu démonstratif, dit le journal local, maître consciencieux et d'une justice dont l'apparente brusquerie était tempérée par une réelle bonté de cœur, collègue aimé et d'un commerce toujours agréable, excellent père de famille, Reinlé a été tout cela et laisse l'exemple d'une vie toute de labeur. Que la terre lui soit légère ! »

H. Gobat.

VAUD. — † **Jules Ogiz**. — Jeudi, 8 janvier dernier, est décédé à La Sarraz un ancien instituteur, J. Ogiz. Il fut d'abord, de 1863 à 1864, maître à l'Ecole de

Charité de Lausanne, aujourd'hui l'Orphelinat. Il fut ensuite appelé à remplir le poste de Cheneaux, qu'il occupa jusqu'en 1873. Un malheureux accident le força de quitter la régence. Après un très long séjour à l'Hôpital cantonal, il donna des leçons dans un pensionnat dirigé par une de ses sœurs, à Orbe. Il fit plusieurs remplacements au Collège et à l'Ecole supérieure de cette ville. J. Ogiz occupait ses loisirs à fouiller les archives de plusieurs localités et il a écrit quelques monographies historiques très intéressantes : *Orbe à travers les siècles*, *l'Histoire de la ville de La Sarraz ;* il préparait, en ce moment, une *Histoire de Romainmôtier*.

Ses anciens élèves, ses collègues et ses amis garderont fidèlement la mémoire de cet homme fidèle et bon.

— **Rossinières.** — Les autorités de Rossinières viennent de porter à 1500 francs le traitement de notre collègue de *Cuves*, M. E. Perrenoud.

Plan d'études des écoles primaires. — Lors de l'application du nouveau plan d'études, au 1er avril 1900, une partie des instituteurs ont commencé par la première année, tandis que d'autres ont pris la deuxième ou la troisième, suivant l'état de leurs classes. Cette manière de procéder a amené un vrai désarroi dans l'ensemble de l'enseignement de nos écoles, ou plutôt y a continué le désarroi que le nouveau plan d'études aurait dû faire cesser.

Les inconvénients de cet état de choses sont très graves pour les écoliers qui changent définitivement de domicile : ils risquent de ne jamais étudier l'une ou l'autre année du programme, ou même de n'en étudier qu'une (trois fois la même), si le changement de localité a lieu deux années consécutives. Quant à ceux qui s'en vont comme petits domestiques pendant l'été, ils rentrent souvent l'automne ayant commencé l'étude d'une année du programme autre que celle étudiée dans la classe à laquelle ils appartiennent.

Puisque nous sommes arrivés au terme d'une première série triennale, ne serait-ce pas le moment de réparer la faute commise, et l'autorité supérieure ne devrait-elle pas ordonner à toutes les classes du canton de commencer, en 1903, par la première année d'étude ?

Il est sûr que cette mesure amènerait quelques perturbations dans les classes qui n'ont pas appliqué le plan d'études par le commencement en 1900 ; mais il n'est pas impossible, par un effort un peu plus considérable, de vaincre cette difficulté, et la chose serait faite, l'harmonie serait rétablie une fois pour toutes.

Telle est la question que je soumets à l'appréciation de mes collègues.

H. Gruaz.

Etoy. — Cette commune vient de recevoir un legs de 500 f. dont l'intérêt, chaque année, sera livré au garçon de la première école qui aura fait la meilleure dictée.

Le Conseil général d'Etoy a augmenté de 100 f. le traitement de son instituteur, M. E. Demartines.

† **Berthe Giddey-de Coppet.** — Le 21 décembre dernier, malgré un temps déplorable, une nombreuse assistance rendait les derniers devoirs à une jeune collègue, Mme Giddey-de Coppet. M. Bolay, instituteur à Bière, au nom de la population de Montherod et du corps enseignant du district d'Aubonne, a rendu hommage à l'amabilité et au travail de la défunte.

Berthe de Coppet était entrée à l'Ecole normale en 1892 ; en 1895, elle est appelée à remplir le poste de Montherod. Dans l'automne 1901, elle épouse notre collègue Léon Giddey, et elle meurt après quatorze mois de mariage en laissant un tout jeune enfant. Combien de jeunes membres du corps enseignant sont frappés cette année par la mort !

Nous présentons à notre collègue, si cruellement éprouvé et à M. de Coppet, ancien instituteur à Champvent, l'assurance de notre vive et cordiale sympathie.

E. S.

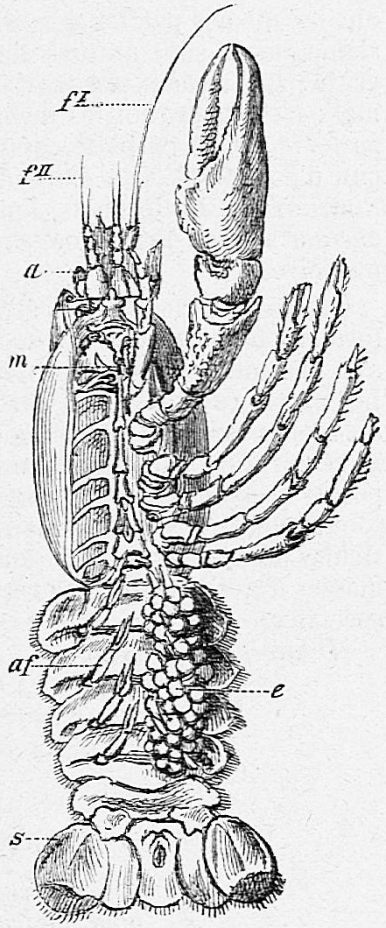
PARTIE PRATIQUE

SCIENCES NATURELLES

L'écrevisse.

Habitat. — L'écrevisse est répandue dans presque toute l'Europe. Elle se plaît surtout dans les eaux courantes aux rives escarpées, dans les cavités que laissent entre elles les racines des arbres ; on la trouve aussi sous les pierres des ruisseaux.

Genre de vie. — Ce n'est que la nuit que l'écrevisse se hasarde à quitter sa cachette. — La femelle pond de 100 à 200 *œufs*, qui restent attachés, par leur pédoncule visqueux, aux pieds postérieurs de la mère ; les petits eux-mêmes qui éclosent en juin ou juillet, restent encore quelque temps dans la même position et sont ainsi préservés des dangers. Dès l'abord, les petits sont semblables à leurs parents (cf. insectes, araignées). — Dans ses *chasses* nocturnes l'écrevisse poursuit de petits poissons, des grenouilles, des vers et d'autres petits animaux ; elle semble avoir une prédilection pour la chair en putréfaction. — Ses *ennemis*, les grands poissons, la loutre, la dépouillent adroitement de sa cuirasse pour s'emparer de sa chair. L'homme aussi en fait sa proie ; il la prend à la main ou au moyen de filets dans lesquels on a mis des appâts divers. — Ses *mouvements* sont très particuliers ; elle rampe, le plus souvent de côté ou en arrière. Elle nage aussi à reculons, et cela d'une manière très dégagée, en frappant l'eau de l'extrémité postérieure de son corps, en forme d'éventail-nageoire.



Description. — Le corps de l'écrevisse se compose de deux parties essentielles : le céphalothorax et l'abdomen. Il est recouvert d'une carapace, soit squelette extérieur, composé d'une membrane appelée chitine et de chaux (cf. insectes, araignées) ; elle est un abri efficace contre les ennemis insuffisamment armés pour la rompre. La couleur en est d'un vert sombre et provient de deux principes colorants, l'un rouge et l'autre bleu. Par la chaleur (soleil, feu, eau bouillante), le principe colorant bleu est dissous, et l'écrevisse apparaît d'un rouge vif. — Pendant la jeunesse de l'animal, la carapace se brise et tombe à plusieurs reprises, si bien qu'elle ne gêne pas la croissance. Les pieds aussi, et même les antennes et les yeux tombent à la *mue* et sont remplacés par de nouveaux organes. Après la mue, l'écrevisse est molle et sans défense contre ses plus petits ennemis : c'est pourquoi elle s'enfouit quelque temps dans la vase Par le dépôt de chaux qui s'opère alors, la peau se durcit ; pendant le même temps disparaissent deux petites masses calcaires [1], semblables à des lentilles que renfermait l'estomac. La partie de la carapace qui recouvre le céphalothorax, nommée bouclier, est particulièrement épaisse. La bouche est munie d'un formidable appareil de *mastication*, car aux trois paires de mâchoires des insectes (hanneton) sont adjointes, comme

[1] Vulg.: yeux d'écrevisse.

organes ravisseurs, les trois premières paires de pattes (cf. scarabées, araignées). Ces six organes pourvus de pinces ne se différencient pas chez les jeunes, des autres pattes, non plus que les antennes. Les mâchoires supérieures ne font que diviser un peu la nourriture ; l'estomac achève la mastication, grâce à sa conformation spéciale ; les mâchoires inférieures et les pattes ravisseuses ont pour fonctions de saisir, de maintenir et d'introduire les aliments (cf. main, membres antérieurs). — Les *yeux* sont grands, composés et placés sur des pédoncules mobiles (escargot, araignées, etc.). — On distingue deux paires d'*antennes* (cf. insectes, araignées) ; l'une est très longue et permet à l'écrevisse de toucher à distance, ce qui est nécessaire, les yeux étant d'un faible secours dans les pérégrinations nocturnes. Au pied de l'autre paire d'antennes sont disposés les organes de l'*ouïe*. La vue, l'ouïe et l'odorat sont bien constitués. — Les cinq paires de *pattes* ont les mêmes parties que chez les insectes (cf. vertébrés). Les deuxième et troisième paires sont munies de façons de ciseaux et les suivantes d'une simple griffe. Les ciseaux servent à saisir la nourriture aussi bien qu'à défendre l'animal ; c'est pourquoi les membres antérieurs en sont seuls pourvus. — La *partie postérieure* du corps se compose de sept anneaux ; à l'exception du dernier, chacun d'eux porte une paire de membres atrophiés, subdivisés chacun en deux rameaux (cf. mille-pieds, lombric). Les rameaux de la dernière paire, ainsi que le dernier anneau lui-même, sont extraordinairement élargis et forment la queue-nageoire.

Généralisation. — L'écrevisse et les animaux-parents (homard, langouste) forment la classe des *crustacés*. Elle respire par des branchies ramifiées, placées à la base des jambes et protégées par le bouclier (cf. insectes, araignées, poissons). Les pattes ravisseuses et surtout les pinces se meuvent sans cesse avec vivacité et amènent ainsi de l'eau fraîche à la disposition des branchies (cf. 1° poissons ; 2° respiration par des poumons). Les organes respiratoires étant disposés sur des points spéciaux du corps, des vaisseaux sont nécessaires afin d'y conduire le sang (pourquoi ?). C'est seulement dans l'estomac que la nourriture est divisée en particules assez petites pour être digérées ; cet organe est pourvu dans ce but de masses dures à la surface rêche, lesquelles sont mises en action par des muscles spéciaux.

(*D'après W.-A. Lay*). E. B.

RÉCITATION

Degré moyen.

Un gâteau bien placé.

Alfred avait été bien sage,
Et, pour l'encourager à l'être davantage,
On l'avait conduit chez Félix,
Le pâtissier phénix !
Il avait déjà pris le plus grand des gâteaux,
Quand, s'approchant de la croisée,
Il vit deux beaux enfants, mais la mine épuisée,
Regarder tristement à travers les carreaux.
« Est-il heureux ! disait le plus grand : quelle vie !
Des gâteaux ! c'est à faire envie.
Hélas ! bien souvent quand j'ai faim,
Moi, je n'ai pas même du pain !
Et quant à des gâteaux, ce que c'est, je l'ignore ;
Mais c'est bien bon, à voir l'air dont on les dévore :

On n'en laisse pas de morceaux.
Les aimes-tu, toi, les gâteaux ?
— Ah ! je crois bien que je les aime,
Dit l'autre, surtout à la crème.
Mais je n'en parle qu'au juger :
Je n'en ai jamais pu manger.
Une fois pourtant, dans la rue,
C'était après une revue,
Un jour... non... c'est-à-dire un soir.
J'ai presque manqué d'en avoir !... »
En entendant ainsi causer ces pauvres diables,
Si vous avez le cœur et les mains charitables,
A la place d'Alfred, enfant, qu'auriez-vous fait ?
Il écouta mélancolique,
Son gâteau dans les mains, sortit de la boutique
Et dit aux deux enfants, tout ému de pitié :
« Prenez, je vous le donne ! à chacun la moitié ! »

(*Communication de A. Cuchet*). L. Ratisbonne.

Degré supérieur.

L'écrevisse et le poisson.

Une écrevisse se plaignait
De ne pouvoir manger les morceaux qu'on jetait
Parfois dans l'onde claire
D'un ruisseau poissonneux.
— Voyons donc, comment faire ?
La peste des goujons ! rien pour moi, tout pour eux.
Mais n'est-ce pas une injustice ?
Et pourquoi pas chacun le sien ?
Chacun sa part : ce serait bien.
Quoi ! faudra-t-il que de faim je périsse ?
Non pas ! répondit un poisson.
Mais tu t'y prends d'une étrange façon :
Pour être du festin j'avance... et tu recules.
Sois prudente, avisée, agis ainsi que moi,
Car tes plaintes sont ridicules.
Si tu n'as rien, la faute en est à toi.
A quoi sert de bouder la mauvaise fortune,
De lui tourner le dos, de lui garder rancune ?
C'est marcher en arrière ; allons donc en avant ;
Et nous verrons venir notre part plus souvent.

L. Vermeil.

TRAVAUX A L'AIGUILLE

Pantalon ouvert, à ceintures demi-ronde et à poignet, pour femme et jeune fille (*suite*).

Le pantalon est-il entièrement coupé ? — La ceinture ne l'est pas. — Chaque élève va faire le patron de sa ceinture en tenant compte des données du patron type.

Quelle partie du tour de ceinture représente ce patron ? — Le $^1/_4$. — Dans quel sens est la ceinture du pantalon confectionné, à la posure de derrière ? — Droit

fil en long. — Et dans quel sens est la couture d'ajouture au milieu devant ? — En biais. — Serait-il impossible de couper une couture en biais devant et droit fil derrière ? — Non, il suffirait d'avoir un morceau de toile assez long et assez large. — Regardez comment je m'y prendrai avec le patron de la ceinture type. La maîtresse déchire, dans le sens en long, un morceau ayant 32 cm. de long sur 9 cm. de large, place la partie large du patron dans le grand biais à l'une des extrémités du morceau, de façon qu'il y ait tout autour $^1/_2$ cm. pour les coutures et que l'extrémité étroite se trouve sur le droit fil en large ; il reste alors à la suite du patron 16,5 cm., longueur suffisante pour la ceinture de derrière, y compris 2 cm. de croisement ; la largeur sera la même que l'extrémité étroite de la ceinture dont on a le patron. On peut aussi déterminer la forme de la partie de derrière, au moyen de lignes tracées avec la règle métrique.

Combien couperez-vous de parties pareilles à celle-ci ? — 4 : 2 pour dessus, autant pour dessous. — D'après les patrons de vos ceintures, vous me direz toutes quelles sont les dimensions du morceau de toile que je dois vous donner pour les couper.

(Chaque élève vient à son tour demander la toile nécessaire et peut la doubler pour tailler à la fois deux parties de la ceinture).

Des coupeuses expérimentées pourraient couper les 4 parties en même temps, mais si peu que l'enfant soulève la toile en faisant son travail, il en résulte des inégalités entre les différents objets taillés.

Confection. — Les principales coutures des pantalons achetés dans un magasin de lingerie sont des coutures anglaises, faites bien plus rapidement que les coutures rabattues, surtout à la machine. Quand vous confectionnerez des pantalons hors de l'école, vous agirez comme bon vous semblera, mais ici nous employons la couture rabattue qu'on ne sait jamais trop bien faire.

Par quoi pensez-vous commencer ? — Par les coutures rabattues. — Si vous voulez, mais n'y aurait-il pas moyen de faire d'abord le volant, de le poser au poignet et de coudre celui-ci au pantalon ? — Oui, ce serait possible. — Si vous faisiez à la machine la première partie de la couture rabattue, cette marche serait même à recommander, mais comme vous cousez à la main, je vous laisse libres de commencer par le volant ou par les coutures rabattues, l'essentiel est de vous mettre d'accord.

Indiquez-moi l'ordre dans lequel vous allez confectionner le pantalon :

1. Ourlet du volant, fronces et pose au poignet ;
2. Fronces du bas du pantalon, pose du poignet ;
3. Application de la bande sous le poignet ;
4. Coutures rabattues des jambes ;
5. Achèvement de la bande qui est sous le poignet ;
6. Liserés autour de la taille ;
7. Ajouture des deux parties du pantalon ;
8. Fronces du haut du pantalon ;
9. Confection de la ceinture ;
10. Pose de la ceinture ;
11. Boutons, boutonnières ou attaches, marque, points d'épine sur poignet.

Chaque élève copie ces indications écrites au tableau, afin de les consulter en temps et lieu. Avant que la classe commence son travail ou passe du numéro 1 au numéro 2, les élèves sont rendues attentives aux écueils qu'il s'agit d'éviter, ce qui sera l'objet d'une prochaine leçon. AD. DÉVERIN-MAYOR.

Rectification.

Dans le précédent article lire : chacune des *coutures* (non des ceintures) qui se trouvent en haut et en bas du pantalon.

Plus bas : *la toile* que nous employons au lieu de : *le total.*

ARITHMÉTIQUE[1]

Problèmes pour le degré intermédiaire.

Cacul oral (abstrait).

Prendre le quart de	$4 + 8$	$= ?$	*Rép. : 3*
»	$7 + 5$	$= ?$	» *3*
»	$8 + 12$	$= ?$	» *5*
»	$7 + 6 + 3$	$= ?$	» *4*
»	$4 + 9 + 7 + 4$	$= ?$	» *6*
»	$12 + 20$	$= ?$	» *8*
»	$9 + 11 + 8$	$= ?$	» *7*
»	$18 + 22$	$= ?$	» *10*
»	$7 + 6 + 11$	$= ?$	» *6*
»	$1 + 13 + 18$	$= ?$	» *8*
»	$20 + (3 \times 8)$	$= ?$	» *11*
»	$12 + 10 + (2 \times 13)$	$= ?$	» *12*
»	$25 + 15 + (10 \times 4)$	$= ?$	» *20*
»	$8 + 22 + (10 \times 5)$	$= ?$	» *20*

Calcul oral (concret).

1. 3 grammes de graine de chou-fleur coûtent 60 c. Quel est le prix du gramme ? de l'hg. ? *Rép. : 20 c., 200 c.*
2. 1 kg. de pois Exonia vaut 150 c. Combien valent 3 kg. ? Combien 1 hg. ? *Rép. : 450 c., 15 c.*
3. 10 plants de fraises St-Joseph coûtent 180 c. Combien 1 plant ? 5 plants ? *Rép. : 18 c., 90 c.*
4. 10 plants d'asperge valent 80 c. Combien 1 plant ? 12 plants ? *Rép : 8 c., 96 c.*
5. 100 graines d'œillet Excelsior valent 2 f. Combien vaut 1 graine ? 25 graines ? *Rép. : 2 c., 50 c.*
6. Un kg. de fromage vaut 2 f. Combien vaut l'hg. ? 3 hg. ? une ration de 50 gr. ? *Rép. : 20 c., 60 c., 10 c.*
7. Un kg. de fleur de farine vaut 55 c. Combien valent 3 kg. ? *Rép. : 165 c.*
8. Un kg. de rôti de bœuf vaut 320 c. Quel est le prix de 2 hg. ? *Rép. : 64 c.*
9. Un kg. de raisins vaut 80 c. Quel est le prix de 7 hg. ? *Rép. : 56 c.*
10. Que vaut une boîte de raisins pesant 2 kg. 5 hg.. à 80 c. le kg., si la boîte vide coûte 50 c. ? *Rép. : 250 c.*
11. Un kg. de sucre vaut 40 c. Que vaut un morceau pesant 2 kg. 3 hg. ? *Rép. : 92 c.*
12. Un kg. de riz glacé vaut 60 c. Que valent 3 kg. 4 hg ? *Rép. : 204 c.*
13. Un kg. de café vaut 240 c. Combien valent 6 hg ? *Rép. : 144 c.*
14. 3 kg. 8 hg. de pain bis à 30 c. le kg. ? *Rép. : 114 c.*
15. 8 kg. 5 hg. de sel à 20 c. le kg. ? *Rép. : 170 c.*

Calcul écrit.

1. Un boulanger a vendu dans une journée 236 kg. de pain blanc à 34 c. le kg. et 184 kg. de pain bis à 30 c. Combien a-t-il reçu en tout ? *Rép. : 13544 c.*
2. Il vend, en outre, 13 douzaines de petits pains à 5 c. l'un et 17 kg. de farine à 50 c. le kg. Quel est le produit de ces deux ventes ? *Rép. : 2130 c.*
3. Le même boulanger fait une recette moyenne de 156 fr. par jour. Quelle est sa recette hebdomadaire ? sa recette pour le mois d'octobre ? *Rép. : 1092 f. ; 4836 f.*

[1] Le programme vaudois ne prescrit, en 1re année du degré intermédiaire, que l'étude des nombres de 1 à 1000.

4. Un boulanger fait 4 fournées par jour de travail. Combien fait-il de fournées en 52 semaines ? *Rép. : 1248 fournées.*

5. Il cuit en moyenne 105 kg. de pain par fournée. Combien cuit-il de kg. par jour et par semaine ? *Rép. : 420 kg.; 2520 kg.*

6. Un soldat reçoit 750 gr. de pain et 200 gr. de viande par jour. Combien faut-il de kg. de pain et de grammes de viande par semaine pour une subdivision de 12 hommes ? *Rép. : 63 kg. de pain ; 16 800 gr. de viande.*

7. Le même soldat reçoit 16 gr. de café et 20 gr. de sucre par jour. Combien faut-il de grammes de ces deux denrées, par jour, pour une compagnie forte de 184 hommes ? *Rép. : 2944 gr. de café et 3680 gr. de sucre.*

8. Un cheval consomme 180 kg. de foin en 15 jours. Combien en consomme-t-il par jour et pour quelle valeur à 8 fr. le quintal ? *Rép. : 12 kg.; 96 c.*

9. Un voiturier a 24 chevaux; quelle quantité de foin doit-il se procurer chaque semaine, et pour quelle valeur ? *Rép. : 2016 kg. ; 16 128 c.*

10. Un cheval consomme environ 15 litres d'avoine par jour. Pour quelle somme en consomme-t-il pendant les mois d'août, septembre et octobre, sachant que l'avoine vaut 11 centimes le litre ? *Rép. : 15 180 c.*

11. Un voiturier achète 100 sacs d'avoine contenant chacun 150 litres. Combien de jours durera cette provision s'il donne 15 litres par jour à chacun de ses 5 chevaux ? *Rép. : 200 jours.*

12. Un décagramme de froment contient en moyenne 205 grains. Combien y a-t-il de grains dans 6 hectogrammes ? dans un kilog. ?
Rép. : 12 300; 20 500 grains.

13. Un boulanger fait 7 kg. de pain avec 5 kg. de farine. Combien fera-t-il de kg. de pain avec 125 kg. de farine ? *Rép. : 175 kg. de pain.*

14 Les frais de fabrication du pain s'élèvent à environ 6 francs par 100 kg. A combien s'élèveront-ils pour cuire 175 kg. de pain ? *Rép. : 1050 c.*

15. Un sac de 112 kg. de blé donne 92 kg. de farine et le reste de son. Combien un meunier doit-il rendre de kg. de son et de kg. de farine à un agriculteur qui fait moudre 15 sacs de blé ? *Rép. : 300 kg. son ; 1380 kg. farine.*

A. C.

PAGES CHOISIES

Souvenirs d'hivernage.

(à Leysin.)

Là-haut, vers la montagne blanche, mes pensées remontent et vers les jours heureux que j'y ai vécus.

Il y a ainsi des lieux et des temps qui nous restent chers entre tous et au souvenir desquels notre âme se complaît, comme à quelque pieux pélerinage. Ce sont presque toujours ceux où quelque chose s'est révélé à nous : amour, joie, souffrance, quelque chose d'ineffaçable et dont nous nous sentions comme enrichis. Le sentiment qui nous y ramène est semblable, dans l'étroite sphère de la vie individuelle, à celui qui attire les hommes aux lieux où a retenti quelque grande parole, où quelque action décisive de l'histoire s'est accomplie. Car nous aussi nous avons notre histoire, avec ses guerres, ses crises sourdes ou apparentes, ses progrès et ses reculs, son développement heureux ou tragique ; et, dans son insignifiance au regard de l'éternelle évolution des êtres et des choses, elle n'a pas moins pour chacun de nous un intérêt auquel ne sauraient prétendre les plus grandioses tragédies de l'humanité.

Là-haut, je retournerai bientôt.

Encore un mélancolique et doux hiver dans le chalet de bois, et peut-être, ensuite, pourrai-je reprendre ma place parmi les hommes. Non, je ne regretterai point alors ni les deux années infécondes, ni la douleur des séparations, car je

n'aurai qu'à fermer les yeux pour revoir les splendeurs d'une nature de rêve, et pour entendre chanter en moi de chers, d'à jamais chers souvenirs.

Nos amis nous écrivaient parfois des paroles de commisération, comme à des exilés dans quelque hivernage du pôle. Cela arrivait généralement par une belle journée bleue, et nous le lisions avec un sourire, assis sur notre galerie de planches ou sur quelque banc, au bord du chemin, en prenant le soleil. Car la montagne est le pays du soleil en hiver. Alors que la plaine est grise et froide, sous son dais de brumes, nous avons, nous autres montagnards, nous avons sur nos têtes une coupole d'azur et nous nous chauffons voluptueusement aux sources lumineuses du ciel. Vous, même dans les plus beaux jours, les rayons du soleil vous arrivent ternes et sans chaleur ; car, dans l'air, au-dessus de vous, une vapeur légère toujours flotte, que nous voyons, comme une eau transparente, baigner le flanc des collines, sous nos pieds. Et la bise qui écorche notre plateau suisse, soulevant en nuages la poussière malsaine des villes, elle n'est plus ici, grâce aux remparts élevés qui nous en défendent, qu'un souffle pur, léger, vivifiant, un souffle savoureux qu'on aspire avec délices, et qui tempère l'ardeur du soleil.

Oui, l'ardeur du soleil, je ne m'en dédis pas. En décembre ou en janvier, quand il vous plaira d'y venir voir, vous rencontrerez, si le soleil brille, les promeneurs en large chapeau de paille, sans plaid ni pardessus, ce qui fait un piquant contraste avec les guêtres et les snow-boots où se calfeutre le bas de leur personne.

Ce soleil a même quelques méfaits sur la conscience. N'allez pas vous endormir à ses rayons, à moins d'avoir votre chapeau solidement vissé à votre tête. Il y va d'une méningite plus ou moins tuberculeuse.

Mon savant ami, le docteur Morel, qui ne perd pas une occasion de vanter le climat de Leysin — ce qui est bien son droit et même un peu son devoir — m'en a donné des exemples à faire frémir.

Ce n'est donc pas un soleil pour rire que le nôtre ; bien que je me sois fait moquer de moi par un astronome très distingué, en lui racontant que mon thermomètre, placé tout près de la paroi extérieure de mon chalet, était monté jusqu'à 50° centigrades. Il n'y a que les hommes de science pour être ainsi incrédules. Je les ai pourtant vus de mes yeux, ces 50, un jour de décembre. On se serait cru au printemps, car l'air était frais. Et les abeilles s'y trompaient, elles aussi. Combien de fois n'en ai-je pas vu, qui, sollicitées par la tiédeur ambiante, étaient sorties de leurs ruches et s'en allaient, les pauvres petites, par la route blanche, où il n'y avait d'autres fleurs que les cristaux miroitants de la neige !

Par la route blanche, moi aussi je veux m'en aller pour essayer de revoir le magique spectacle qui, si souvent, a ébloui mes yeux. C'est d'abord le village lui-même, les grands chalets bruns couverts de neige, avec leurs cheminées de bois, dont la trappe entr'ouverte a l'air d'une gueule béante de crocodile. Le dernier, remarquez-le en passant, porte un écriteau : « Défense de fumer dans le village ». Cet avertissement n'est pas de trop, car à peine rencontreriez-vous deux ou trois maisons de pierre. Tout le reste est en bois, toits y compris, et ramassé en quelques lignes serrées. Si le feu prenait quelque part et que le vent soufflât, le village entier flamberait comme une botte de paille. Aussi, à toutes ses entrées, la défense est répétée, et elle m'a paru observée scrupuleusement.

Mais nous voici en pleins champs... en pleins champs de neige, cela s'entend. Presque subitement l'horizon s'est élargi, et, du nord au couchant, devant nous, le radieux hémicycle des montagnes se déroule. Aucune bien haute, aucune reine des grandes Alpes. Quand les pluies et les avalanches du printemps les ont dépouillées de leur costume de féerie, ce ne sont pour la plupart que des rocs massifs, d'arides pentes où croît un maigre gazon, et qui, les uns pas plus que les

autres, ne rachètent la tristesse de leur couleur par le bel élan ascensionnel de leurs lignes.

Pas de blasphème pourtant ! Là, tout au centre du tableau, la Dent du Midi n'a pas besoin des neiges de l'hiver pour élever l'âme vers de sereines contemplations. Elle est belle par son architecture seule. Elle se dresse sur le ciel comme une mystique cathédrale, édifiée par la nature pour l'éternité. Et plus loin, tout au fond, dans l'énorme faille qui la sépare de la Dent de Morcles, elle aussi hardie d'aspect, le glacier du Trient laisse voir ses froides vagues bleuissantes, d'où émergent des rocs aigus.

Pour le moment, tout est d'une égale splendeur. Du Mont-d'Or aux Alpes de Savoie, partout resplendit la gamme éblouissante des blancs. Tout est transfiguré. L'uniforme pyramide du Chaussy s'est comme vêtue de lumière et de sveltesse. Le lourd Chamossaire semble relever vers le ciel sa tête plate. Il n'y a pas jusqu'à la maussade colline, qui ferme l'horizon du village, comme le dos de quelque bête vautrée, monstrueuse et laide ; il n'y a pas jusqu'à l'odieux Corbelet qui n'ait, au soleil, un resplendissement. Au près et au loin, l'œil se grise de la blancheur des pentes, rendue plus éclatante encore par l'opposition des sapins noirs et du branchage roux des hêtres. Toute cette blancheur est d'une pureté comme virginale. Quelques pistes seulement de renards ou de lièvres la sillonnent, blanches aussi. Et des deux côtés du chemin, c'est un paillettement de pierres précieuses. Sous nos pieds, l'océan des brumes promène ses blanches houles floconneuses. Sur nos têtes, le ciel est bleu, adorablement.

Ce soir, quand le soleil aura disparu derrière l'horizon dentelé, ce sera une féerie nouvelle. A la gamme des blancs succèdera la gamme des roses. Sur la neige pâle, des reflets courront, qui la feront ressembler à une chair vivante. Ce sera comme une flamme d'or et d'améthyste, reflétée par une poussière de diamants. Puis, dans le ciel de l'Orient, les sommets s'allumeront à leur tour de feux roses et violets. Et ce sera une fête pour les yeux, pour les yeux chargés de mélancoliques pensées, pour tous ces yeux vivants dont bientôt le regard s'éteindra peut-être comme les lueurs pâlissantes du soir.

(*Communication de A. Cuchet.*) H. Warnéry.

VARIÉTÉ

La moisson dans les cinq continents.

Mon enfant, tu crois peut-être que la moisson a lieu partout à la même époque, en juillet et août.

Détrompe-toi. Voici des renseignements qui te démontreront ton erreur :

La moisson commence en

Janvier :	En Australie, Nouvelle-Zélande, Chili, République Argentine.
Février :	Dans l'Inde.
Mars :	En Egypte.
Avril :	Mexique, Turquie d'Asie, Perse, Asie Mineure, les Antilles.
Mai :	Maroc et nord Afrique, Asie centrale, Chine, Japon, Texas, Floride.
Juin :	Californie, Espagne, Italie, Grèce, Colorado, Missouri.
Juillet :	France, Autriche-Hongrie, Roumanie, Russie sud, Minnesota, Canada, Suisse.
Août :	Angleterre, Belgique, Hollande, Allemagne, Pologne, Colombie.
Septembre :	Ecosse, Scandinavie, nord du Canada.
Octobre :	Nord de la Russie, Sibérie.
Novembre :	Pérou, Patagonie.
Décembre :	Dans la Birmanie.

Revue générale des pays des cinq continents. Les faire montrer tous sur la mappemonde. Parler des famines, en partie évitées grâce aux moyens de transport et du numéraire. Rappeler l'année pluvieuse de 1816 et la disette de 1817.

L. et J. Magnin.